

« Un film sincère, simple et profond. Du pur cinéma. »

Mohsen Makhmalbaf

GROWTH FILMS PRESENTE



FESTIVAL
INTERNATIONAL
DU FILM DE
LA ROCHELLE

PURSUIT OF LONELINESS

UN FILM DE LAURENCE THRUSH



JOY HILLE, SANDRA ESCALANTE, SHARON MUNFUS, KIRSI TOIVANEN, NATALIE FOURON, MONIQUE FLORES, SUZANNE FAHA, JOHN MAGGINETTI, JIM RATSCH, JOSE JAUREGUI, CRAIG HENDRICKSON, WARD HEID

PRODUIT PAR : KEN HANADA / ECRIT ET RÉALISÉ PAR : LAURENCE THRUSH / CAMÉRA : GARY YOUNG / ASSISTANT CAMÉRA : MARK BRAUN / DIRECTEUR DE PRODUCTION : HIROSHI IGAKI / MUSIQUE : WILLIAM BASINSKI / SON : VINCENT FATATO / POSTPRODUCTION : FILEFLOW



WWW.FACEBOOK.COM/EDDISTRIBUTION

CAHIERS
CINEMA

LA
SEPTIÈME
OBSESSION

R Répliques

Critikat.com

acid
ASSOCIATION DU
CINEMA
INDEPENDANT
POUR SA DIFFUSION

PURSUIT OF LONELINESS

UN FILM DE LAURENCE THRUSH

USA / 2012 / 1H35
SORTIE LE 9 MARS 2016

Pendant 24 heures, une infirmière, une assistante sociale et un enquêteur des services publics partent à la recherche de la famille d'une femme âgée, morte anonymement dans un hôpital du comté de Los Angeles. Petit à petit, ils découvrent sa vie, remplie d'objets, mais vide de relations.



LISTE TECHNIQUE

Réalisation & scénario Laurence Thrush
Image Gary Young
Son Vinnie Fatato
Montage Olaf Harris
Musique William Basinski

PRODUCTION

GROWTH FILMS
Ken Hanada

DISTRIBUTION

ED DISTRIBUTION
www.eddistribution.com

PRIX REMPORTEÉS ET SÉLECTIONS

Festival de Sundance, Sélection officielle, USA
Festival de Raindance, Grande Bretagne
Festival International du film de la Rochelle

« Un film sincère, simple et profond. Du pur cinéma. »

Mohsen Makhmalbaf



acid
ASSOCIATION DU
CINÉMA
INDEPENDANT
POUR SA DIFFUSION

PURSUIT OF LONELINESS

UN FILM DE LAURENCE THRUSH



CELUI QUI FAIT

LAURENCE THRUSH
CINÉASTE

Pourquoi voulez-vous réaliser un film sur ce sujet ?

Je vis à Los Angeles depuis plusieurs années déjà, et j'ai toujours été fasciné par le nombre de personnes qui viennent s'installer dans cette ville sans y avoir de liens familiaux, ni de racines particulières, et par le sentiment d'isolement et de solitude qu'elles éprouvent souvent. Plus je faisais des recherches sur les cas de personnes mourant seules à Los Angeles, sans aucun proche, aucun parent, plus je découvrais une nouvelle facette de cette ville, rarement décrite dans les films ou à la télévision.

Sur quels témoignages vous êtes-vous basé ?

Le film est assez procédurier dans le sens où il suit le protocole du personnel soignant et des agents de l'administration confrontés à ce problème. J'ai longuement collaboré avec le département des médecins légistes de Los Angeles, en allant sur le terrain avec les officiers de police. J'ai aussi passé beaucoup de temps auprès du bureau du curateur chargé de gérer les biens des défunts. C'est au contact de ces employés que j'ai pu définir la structure du film.

Pourquoi avoir choisi de mêler réalité et fiction ?

Je voulais que le film renvoie de l'authenticité, que les personnages et les situations soient crédibles. Je voulais que le spectateur se sente immergé dans un véritable hôpital, au cœur de ces conversations privées, et qu'il soit captivé par l'histoire de cette vieille dame. Je ne me suis jamais vraiment posé la question de la distinction entre fiction et documentaire, je voulais juste que le spectateur croie ce qu'il voit et qu'il s'identifie à ce que vit ou a pu vivre le personnage anonyme central.

Pourquoi avez-vous préféré prendre des acteurs non-professionnels pour jouer leurs propres rôles ?

Le choix des acteurs a été un travail de longue haleine, car il s'agissait de trouver à Los Angeles des gens qui ne cherchent pas ou n'aspirent pas à jouer dans un film, mais qui puissent apporter quelque chose à leur personnage en étant eux-mêmes.



Je voulais rester fidèle à la réalité en représentant des personnages et des visages qu'on voit rarement à la télévision ou dans les films américains : des gens âgés, malades, en surpoids, d'éthnies diverses, tous témoins d'une réalité tangible, celle de Los Angeles aujourd'hui.

Pourquoi avoir tourné en noir et blanc ?

Je me suis dit que le cadre de l'hôpital et la plupart des scènes de nuit auraient plus d'impact en noir et blanc. Je voulais que la photographie donne une qualité émotive au film, qu'en plus de refléter la réalité, elle souligne en quelque sorte le caractère dur et austère de ce qui se déroule. A Los Angeles, la lumière est très directe, très aride, et je voulais capturer cette sensation de suffocation, de stérilité, de saison interminable où le temps semble s'être arrêté. Il y a quelque chose d'immuable, d'impassible dans les paysages de cette ville qui contribue à l'histoire.

CELUI QUI REGARDE

IDIR SERGHINE
CINÉASTE,
MEMBRE DE L'ACID

Pursuit of loneliness envisage le monde comme une succession de tableaux lumineux en contrepoint d'une étrange obscurité. Des cadres subtilement dessinés à l'intérieur desquels hommes et femmes laissent des traces fébriles de leur passage. Menant de front deux récits, le film nous raconte de quelle manière, au crépuscule de leur vie, certains d'entre nous disparaissent tout autant pour la collectivité que pour eux-mêmes. Mais c'est aussi l'histoire d'une société qui s'évertue pas à pas à reconstituer l'identité des morts anonymes, d'abord par nécessité morale et légale, ensuite peut-être par compassion. Point de pathos, donc, mais un ensemble d'individus qui enquêtent minutieusement, recompose l'histoire d'une vie qui s'est éteinte ou plutôt effacée. Et justement, la grande réussite du réalisateur réside dans une mise en scène qui propose aux spectateurs de regarder ce récit comme un secret dont il faudrait témoigner. Par un travail parfois documentaire qui n'abandonne jamais l'exigence d'une esthétique rigoureuse et sophistiquée, ce film façonne notre regard tout autant qu'il questionne notre position face à cette enquête. Émerge alors une subtile mélancolie - parfaitement suggérée par la musique de William Basinski - écho d'une mort annoncée dont quelqu'un (peut-être nous ?) devra bien finir par faire le deuil.

CELLE QUI MONTRE

MARIE HOLWECK
CINÉMA AGNÈS VARDAL
BEAUVAIS

Quel est le sens d'une vie ?
Quel est le sens d'une vie dont l'unique trace visible se résume à deux chiens, des montages de papiers, des vêtements avec étiquettes, un nom, un seul, celui de la pharmacienne ?
Cynthia R-A-T-S-C-H se meurt dans l'anonymat le plus absolu. Personne pour la pleurer, personne pour payer la note d'hôpital, personne pour récupérer ses objets. Des objets révélateurs du « syndrome de Diogène » qui en disent long sur l'isolement de cette personne âgée.
Pour traiter le thème de la fin de vie dans la solitude, Laurence Thrush fait le choix d'un montage subtil entre la vie quotidienne d'un hôpital surchargé, façon documentaire, et celle de la future mourante dont les dernières heures s'écoulent lentement.
Cynthia a chaud. Elle va mourir, elle est déjà morte, qu'importe. Elle veut la même coiffure que celle de la publicité, le bijou du téléachat, elle veut que son ventilateur la rafraîchisse.
Parallèlement, le grand défilé des professions « socialcare » se déploie : il y a ceux qui soignent, ceux qui veillent, ceux qui accompagnent, remplacent, nettoient.
Avec une respectueuse distance caméra, le spectateur entre dans le monde bien vivant de la mort : un indice, une enquête et des procédures à n'en plus finir, parfois quasi comiques. Un monde qui fait « ce qu'il faut bien que quelqu'un fasse » avec un professionnalisme touchant.
Les questions effrayantes sont alors balayées par de nombreuses respirations. Les choses sont posées simplement, la photographie en noir et blanc protège, les rires rassurent, la vie continue.

INVITATIONS AU SPECTATEUR

Voici quelques thèmes que nous vous proposons d'aborder lors des rencontres avec les cinéastes qui accompagneront le film.



Filmer Los Angeles

Cité mythique célébrée par le cinéma, Los Angeles cristallise de nombreux clichés, du rêve hollywoodien à sa décadence, des zones sensibles théâtres de guérillas urbaines aux quartiers ultra sécurisés des plus nantis. Le territoire filmé par Laurence Thrush nous raconte pourtant une autre histoire : loin de tout sensationnalisme, le cinéaste nous emmène dans les quartiers résidentiels et déserts de la ville, où le fait de se déplacer à pied est un marqueur social indéniable. De ce point de vue, la première séquence est particulièrement significative, l'action se situant dans un parc aux vastes pelouses parfaitement tondues et peuplées d'individus éparés, âmes esseulées et comme échouées là. Une silhouette se détache alors progressivement dans la torpeur de l'après-midi, celle de Cynthia traversant le cadre avec ses chiens. Émergeant de la foule silencieuse de marginaux qui peuplent la cité des anges, la figure de la vieille dame nous invite à porter un nouveau regard sur la ville, et peut-être à lui donner un autre visage, dont les contours se dessineront au fil du récit...

En immersion

Mêlant fiction et documentaire, tressant son récit à partir de deux temporalités distinctes (les dernières heures de Cynthia et l'enquête qui suivra la découverte de son corps à l'hôpital), *Pursuit of loneliness* nous invite à une véritable expérience d'immersion, dans la vie de la protagoniste mais aussi dans celle de l'hôpital et des bureaux du curateur. On songe parfois au cinéma documentaire de Frederick Wiseman (*Welfare, Hospital*) tant cette expérience de spectateur s'assimile à celle d'un observateur discret de ces institutions, tentant de comprendre ce qui se joue sous ses yeux. Le recours fréquent aux cadres dans le cadre, les scènes reflétées dans des miroirs, les personnages entraperçus dans l'embrasure d'une porte renforcent notre impression d'être devenus des témoins invisibles de ces événements. Cette sensation est accentuée par l'attention toute particulière portée au son : échos, sonneries de téléphone, claviers d'ordinateur que l'on frappe dans un rythme effréné, brouhaha des conversations... La rumeur de cet espace social est restituée avec une telle acuité qu'elle engendre une véritable expérience sensorielle.

Une société de la sollicitude

Dès la découverte du corps sans vie de Cynthia dans un lit d'hôpital, une mécanique inébranlable semble se mettre en mouvement, mue par une volonté collective de respecter scrupuleusement les procédures. « Vous avez fait ce qu'il fallait », lance pour la rassurer l'infirmière en chef à la technicienne de radiologie qui lui a signalé l'incident. Point de remous, donc, si l'on s'en tient aux formalités de rigueur. L'inquiétude ou l'angoisse sont ainsi canalisées par la machine administrative. Mais ce qui saute aux yeux, c'est avant tout l'extrême prévenance avec laquelle chacun s'acquittera de sa tâche vis à vis des autres. On en vient même parfois à être désarçonnés par tant de sollicitude, tant cette gentillesse formalisée est à l'opposé d'une image déshumanisée et kafkaïenne de l'administration à laquelle nous nous sommes accoutumés. C'est aussi en cela que le film de Laurence Thrush est passionnant : il nous donne à observer un corps social à l'œuvre, celui des soignants et des services sociaux, cette société du « care » (de la sollicitude) composée de femmes et d'hommes qui ne font pas de la bienveillance une seule attitude morale mais une composante essentielle de leurs métiers, qui restent pourtant peu considérés. Mais en suivant l'enquête du curateur cherchant à retrouver un proche de Cynthia, on en vient parfois à se demander si certains ne se désengagent pas sciemment de leurs responsabilités familiales (ou de voisinage), sachant que la société y pourvoira à travers une mécanique sociale rigoureusement structurée.

acid
ASSOCIATION DU
CINÉMA
INDEPENDANT
POUR SA DIFFUSION

L'Association du Cinéma Indépendant pour sa Diffusion a été créée en 1992 par des cinéastes afin de promouvoir les films d'autres cinéastes, français ou étrangers et de soutenir la diffusion en salles des films indépendants. Chaque année, les cinéastes de l'ACID accompagnent une trentaine de longs-métrages, fictions et documentaires, dans plus de 300 salles indépendantes et dans les festivals en France et à l'étranger. Parallèlement à la promotion des films auprès des programmeurs de salles, au tirage de copies supplémentaires et à l'édition de documents d'accompagnement, l'ACID renforce la visibilité de ces films par l'organisation de nombreux événements. Près de 350 débats, lectures de scénarios, concerts, dans des salles françaises, des festivals et des lieux partenaires à l'étranger offrent ainsi la possibilité aux spectateurs de rencontrer les cinéastes et les équipes des films soutenus. Afin d'offrir une vitrine aux jeunes talents, l'ACID est également présente depuis 22 ans au Festival de Cannes avec une programmation parallèle de 9 films pour la plupart sans distributeur. Depuis sa création, plus de 500 films ont ainsi été promus et accompagnés par les cinéastes de l'ACID.

ACID - 14, Rue Alexandre Parodi - 75010 Paris / Tél : + (33) 1 44 89 99 74
POUR PLUS D'INFOS : www.lacid.org